

« Je ne réfléchis pas à ce que je représente ;
la nécessité de représenter quelque chose me suffit. »



Les inquiétantes figures de Jeanne Rebillaud

Jeanne Rebillaud, qui a commencé la gravure très jeune, a dès ses débuts reçu de nombreux prix : à 25 ans, celui de l'estampe et de la gravure européenne de Garches (2009), suivi, entre autres, par le prix Kiyoshi Hasegawa de la Fondation Taylor en 2014. Aujourd'hui la galerie Anaphora consacre une exposition personnelle à cette artiste dont les pointes sèches qui jouent sur le noir, le blanc et l'infini des gris nous emmènent dans un autre monde.

Par Laurence Paton

« **P**etit à petit je me suis affranchie du réel et j'ai représenté ce que j'avais dans la tête ; cela m'a donné un grand sentiment de liberté », explique Jeanne Rebillaud, née en 1983, dessinatrice depuis toujours et graveuse depuis près de 20 ans. Ses pointes sèches en noir et blanc sont puissantes et frappent par leur originalité. Elles montrent de drôles de personnages qui ressemblent à de gros fantômes, un peu patauds, un peu acrobates et comme jetés sur le papier sans aucun décor, seuls, à deux ou en groupe. Bien sûr, on peut toujours trouver des influences ou des parentés, avec par exemple Goya, son « idole absolue », ou encore Bacon, Beckett et Buster Keaton, pour l'ambiance de cirque métaphysique qu'elles dégagent, ou, plus près de nous, Topor. Mais, sur les sources de ses images que l'artiste dit concevoir comme « des scènes vides sur lesquelles des personnages vont entrer et sur lesquelles ça va se jouer », elle préfère ne pas s'interroger : « Je ne réfléchis pas à ce que je représente ; la nécessité de représenter quelque chose me suffit. » Ajoutons qu'elle ne donne pas de titre à ses gravures, ce qui

lui paraîtrait réducteur. Comme il faut bien les différencier, elle les classe par catégories (*Bestiaire, Chats, Couples, Figures, Foules...*) et les numérote.

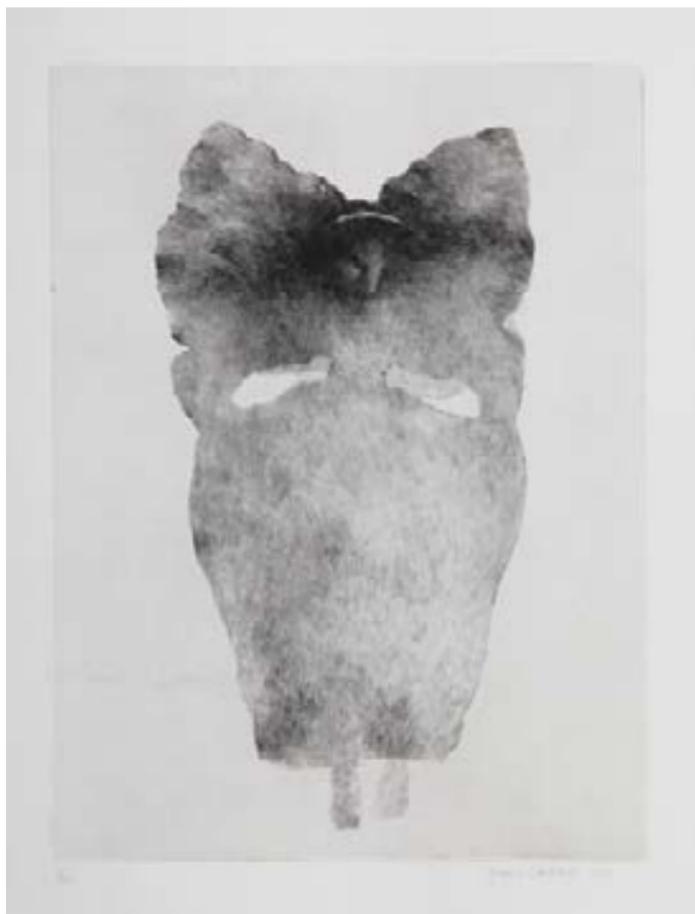
Sur ces scènes nues, dans ces espaces libres de tout arrière-plan ou autres accessoires, les sujets, hommes, femmes, animaux, semblent particulièrement exposés. Comme dans une arène ou sur un ring. Qu'ils s'es-



Jeanne Rebillaud dans son atelier. © Jeanne Rebillaud.

Page de gauche :
Sans titre n° 120, pointe sèche sur cuivre, 2019, 50 x 50 cm.
© Jeanne Rebillaud.

Ci-dessous :
Sans titre n° 40, pointe sèche sur cuivre, 2012, 30 x 25 cm.
© Dupif.



Sans titre n° 29, pointe sèche sur cuivre, 2011, 39 x 30 cm. © Dupif.

saient à des cabrioles et autres pitreries, dansent, se déguisent ou présentent un visage déformé comme dans les miroirs des fêtes foraines de notre enfance, ils s'offrent de manière crue et directe, presque dramatique, à nos regards ; comme disait Beckett, « rien n'est plus grotesque que le tragique!... ». Ce qui n'est pas sans provoquer chez le spectateur un certain malaise, déjà suscité par l'aspect parfois indéterminé des sujets représentés, comme dans la pointe sèche *Sans titre n° 40* qui montre deux personnages de dos à l'allure quelque peu simiesque. Parfois leurs limites corporelles sont incertaines : un visage apparaît dans un creux de *Sans titre n° 29*.

Dessinatrice avant tout

Dessinatrice d'abord et avant tout, ainsi qu'elle se définit, Jeanne Rebillaud est initiée dès l'âge de huit ans à cette discipline dans un cours dispensé au sous-sol d'un magasin de beaux-arts à Paris, avant de suivre un enseignement de croquis de nus à l'atelier Mc Avoy : ce qu'elle y a appris,

à savoir la façon de représenter les corps, lui a servi toute sa vie, observe-t-elle aujourd'hui. À 18 ans elle s'inscrit à l'école préparatoire de l'Atelier de Sèvres où elle reçoit deux années durant une formation très complète, notamment en dessin et illustration. Elle intègre ensuite l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre, à Bruxelles, et y découvre la gravure, tout d'abord sur bois et lino, puis sur métal avec la pointe sèche et, en troisième année, l'eau-forte et l'aquatinte. Parce qu'elle n'apprécie pas le fait de devoir décomposer le travail à l'avance comme dans ces deux dernières techniques indirectes, qu'elle aime le rapport immédiat à la matière – pour elle, gravure et sculpture sont liées –, c'est la pointe sèche qui emporte sa préférence. En effet, la rigueur du burin ne lui correspond pas, contrairement aux traits de la pointe sèche qui font comme des coups de crayon et se rapprochent du dessin. De plus on y utilise beaucoup le grattoir et le brunissoir, et « la grattouille » lui plaît.

Des outils au service du trait

Jeanne Rebillaud travaille la pointe sèche de manière peu conventionnelle. À la différence des amateurs de cette technique, les « barbes », ces petites aspérités constituées des parcelles de cuivre repoussées par l'outil et auxquelles s'accroche l'encre, l'intéressent peu : « Les barbes s'estompent d'elles-mêmes à mesure que je retrace des traits par-dessus. » Ce qu'elle recherche, c'est la superposition des lignes qui crée une trame serrée et finit par produire une sorte de modelé uniforme, comme un lavis. Dans ses premières œuvres, elle utilise une pointe sèche classique, c'est-à-dire en acier, peu incisive, et qui donne un trait vaporeux à son dessin. Ce velouté soyeux et compact accentue par exemple le côté simiesque des deux êtres représentés de dos dans *Sans titre n° 40*. Puis à la suite d'une rencontre avec Matthieu Coulanges, créateur d'outils

pour l'estampe, elle découvre en 2014 les autres pointes sèches : celle en carbure, qu'il n'est pas besoin d'aiguiser, celle en céramique, très douce, qui entame peu le métal et dont la souplesse de trait est similaire à celle du crayon sur le papier, et enfin la pointe diamant, à la fois tranchante et légère, qui permet d'obtenir de magnifiques noirs profonds, comme on en voit dans *Sans titre n° 67*, et de jouer sur la vaste gamme des gris. Aujourd'hui, l'artiste, qui n'utilise plus la pointe sèche standard en acier que comme brunissoir, parle de la découverte de ces différents outils comme d'« une révélation qui a changé son travail ».

Corps en mouvement

Avant de commencer une estampe, Jeanne Rebillaud a une idée, sinon vraiment définie, du moins bien présente, de ce qu'elle veut faire, des corps en mouvement, des formes, qu'elle note au moyen de croquis préparatoires, succincts et agrémentés de commentaires. Ainsi à côté du dessin de ce qui deviendra la gravure *Sans titre n° 125*, on peut lire : « Comme des danseurs gro-



De haut en bas et de gauche à droite : Sans titre n° 67, pointe sèche sur cuivre, 2014, 35 x 35 cm. © Dupif.

tesques... Qu'on sente son poids... Le point de contact entre les deux corps est très important. Doit être bien fait, net, précis et détaillé réalistement. »

Comme beaucoup d'artistes, elle ne sait pas très bien où elle va : « La gravure, qui offre un champ inépuisable de possibilités et de recherches grâce à la résistance de la plaque de métal lui servant de support, est pleine de surprises. » Pour atteindre ce sentiment

Croquis préparatoire à la gravure *Sans titre n° 125*, 2019. © Jeanne Rebillaud.

Sans titre n° 125, pointe sèche sur cuivre, 2019, 50 x 50 cm. © Jeanne Rebillaud.





De haut en bas :
Sans titre n° 118,
pointe sèche sur cuivre,
2018, 50 x 50 cm.
© Jeanne Rebillaud.

Sans titre n° 146,
pointe sèche sur cuivre,
2022, 50 x 50 cm.
© Jeanne Rebillaud.

de justesse par rapport à ce qu'elle avait imaginé au départ, cela peut aller en ligne droite, ou être chaotique. « Mais le temps passé à élaborer une image, ajoute-t-elle, fait partie de l'œuvre, c'est un long cheminement rempli de tâtonnements, d'erreurs, d'ajustements... Et le résultat final garde la trace de cet étrange voyage par lequel une

image sort de la matière. » On peut constater que Jeanne Rebillaud ne possède pas seulement l'art de la gravure, elle a aussi celui des mots pour le dire.

En cours de création, elle imprime souvent afin de « voir où elle en est ». Ainsi pour les trois gravures *Sans titre n° 118, 125, 146*, conçues comme une série montrant des corps emboîtés, elle a effectué plus d'une dizaine d'états. Le n° 146, une femme très altière, cheveux au vent, portant un manteau noir légèrement velu sur les côtés et ouvert sur des seins brillant comme des globes lumineux, impressionne particulièrement non seulement par son sujet – ajoutons que cette femme est accroupie sur les épaules d'un homme nu au visage extatique de sage bouddhiste – mais aussi par le dessin, la matière, le contraste des ombres, des noirs et blancs et le dégradé des gris. Pour ses épreuves de travail, elle utilise un papier simili japon qui rend bien les détails de l'image, mais a tendance à gondoler. La pointe sèche demandant une précision et une minutie exceptionnelles, elle préfère généralement, pour les tirages définitifs, avoir recours à des maîtres taille-douciens comme René Tazé et son équipe. Ils savent faire ressortir toutes les finesses et les nuances de l'œuvre en imprimant sur des papiers Hahnemühle ou Arches. Faire réaliser les impressions à l'extérieur est d'autant plus nécessaire quand les estampes de la graveuse sont tirées en grand nombre, comme cette émouvante petite femme dansant (*Sans titre n° 76*), éditée à 60 exemplaires par la Gravure Originale, association d'amateurs-collectionneurs et d'artistes².

Créatures hybrides

Devant le caractère insolite des images sorties de l'imagination de Jeanne Rebillaud, on ne peut s'empêcher de l'interroger sur cette inspiration si singulière. Elle se prête volontiers à l'exercice et évoque ses jeux d'enfant avec les poupées et autres



« [...] le temps passé à élaborer une image fait partie de l'œuvre, c'est un long cheminement rempli de tâtonnements, d'erreurs, d'ajustements... Et le résultat final garde la trace de cet étrange voyage par lequel une image sort de la matière. »

personnages qu'on manipule, corps entassés les uns sur les autres et en apesanteur comme au cirque, sa pratique du modelage des grosses masses d'argile qu'elle travaillait d'après modèle vivant. Elle mentionne également son goût pour les contes (en particulier de Charles Perrault et de Marcel Aymé) où les animaux parlent comme des humains. On imagine aisément que l'artiste qui a commencé à graver très jeune était encore très proche de ce monde de l'enfance. Elle a reçu d'autres influences : son père étant un grand cinéophile, elle a été marquée par l'esthétique du cinéma burlesque et les ombres du muet, d'où sans doute sa prédilection pour « le noir, le blanc, et l'infini des gris » – elle avoue effectivement que « la couleur n'est pas son langage ». Elle cite le film de Tod Browning, *Freaks : la monstrueuse parade*, vu lorsqu'elle avait douze ans, « pas trop jeune, heureusement ! », s'exclame-t-elle. Elle puise aussi son inspiration autour d'elle, observant des scènes dans la rue ou, quand elle ne sort pas de son atelier pendant de longues périodes, auprès de ses

De haut en bas :
Sans titre n° 76, pointe sèche sur plaque de cuivre acérée, 2015,
40 x 40 cm, édition de la Gravure Originale. © Dupif.

Sans titre n° 98, pointe sèche sur cuivre, 2017, 50 x 50 cm. © Dupif.



« Le plaisir mêlé de trouble éprouvé à contempler les œuvres de Jeanne Rebillaud tient sans doute à leur caractère à la fois familier et bizarre – ce que Freud appelait l’“inquiétante étrangeté”. »



De haut en bas et de gauche à droite :
 Sans titre n° 117,
 pointe sèche sur cuivre,
 2018, 50 x 50 cm.
 © Jeanne Rebillaud.

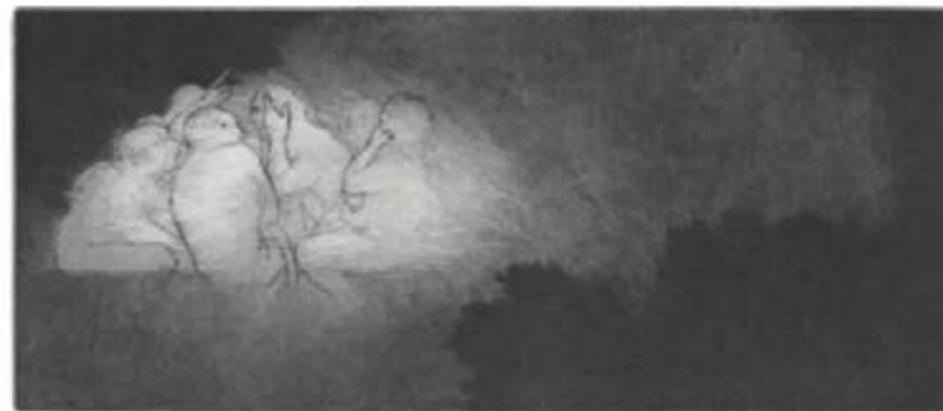
Sans titre n° 26,
 pointe sèche sur cuivre,
 2011, 39 x 30 cm.
 © Dupif.

Sans titre n° 77,
 pointe sèche sur cuivre,
 2015, 40 x 40 cm.
 © Dupif.



amis, scènes qu'elle ne prend plus en photo comme au début de son activité artistique mais qu'elle préfère maintenant dessiner. Et alors une attitude, un geste, des mains posées sur des hanches, une manière de se tenir à la barre du métro, l'émeuvent et mettent en mouvement son imagination. Au Venezuela, où elle a vécu pendant huit ans, elle a aimé la rondeur des habitants et la nature préservée de la Grande Savane avec ses montagnes tabulaires, les tepuys, réservoir d'une végétation qui n'existe plus nulle part ailleurs. Car, en plus des figures, couples, bestiaires, hommes dansant..., Jeanne Rebillaud a toujours gravé, et grave encore, des paysages. Moins investis, moins personnels, ils la reposent de ses personnages, « indubitables apparitions, présences tout à la fois massives et passagères », venus d'un monde autre, d'une autre scène, « comme en suspension avant son évanouissement », pour reprendre les belles formules de Catherine Weisz³.

Parfois, une apparition s'impose à nos regards avec toute la force de l'évidence, une évidence presque aveuglante. C'est le cas de ce cheval mi-noir mi-blanc (*Sans titre n° 120*) qui surgit sur la page, prêt à s'envoler et portant sur son dos quatre petits



êtres qui ressemblent à de vieux enfants et dont le dernier au moins est un singe – les trois autres appartenant à une espèce indéfinie, à la fois animale et humaine, comme les affectionne l'artiste. La queue de l'étrange monture qui se confond avec celle du singe évoque celle d'un boa prêt à vous étouffer. Exposée à la Fondation Taylor en mai 2019 lorsque Jeanne Rebillaud a obtenu le Prix Gravix, cette estampe a suscité nombre de commentaires. Une participante a fait remarquer à la graveuse qu'elle avait reproduit une légende médiévale, celle des quatre fils Aymon emportés par le cheval-fée Bayard, fils d'un dragon et d'une serpente – récit inconnu de l'artiste... Réminiscence d'un conte entendu dans l'enfance, ou archétype de l'inconscient collectif cher à Jung, certaines sources d'inspiration nous échappent et réapparaissent soudain, revenantes fécondées par la mémoire et le rêve, pour nous emmener galoper sur les ailes de leur imagination.

Inquiétante étrangeté

Le plaisir mêlé de trouble éprouvé à contempler les œuvres de Jeanne Rebillaud tient sans doute à leur caractère à la fois familier et bizarre – ce que Freud appelait l’« inquiétante étrangeté ». Quoi de plus familier, voire familial, que ces bonshommes échappés de nos dessins d'enfance ? Ils sont bien vivants, car très souvent en mouvement, voire même agités par des occupations kafkaïennes dont le sens se dérobe (*Sans titre n° 101*). Soudain ils peuvent se mettre à voler comme cet extraordinaire homme canard (*Sans titre n° 78*). Par ces différences, parfois imperceptibles, parfois

flagrantes, mais toujours nimbées d'une atmosphère de rêve due au contraste des noirs et des blancs et à la subtile harmonie des gris, l'inquiétude s'engouffre, venant faire frissonner notre vision. De l'intime surgit alors l'étranger, l'autre, le revenant, venu, peut-être, des secrets oubliés derrière les portes de notre enfance et des premières terreurs. Souvenons-nous du poète qui déclarait : « Le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, [...] de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassée⁴. »

Prochaine exposition :
Jeanne Rebillaud, les vibrations d'un monde intérieur sensible, du 21 mars au 13 mai 2023, galerie Anaphora, 5, rue Maître Albert, 75005 Paris. Du mardi au samedi de 15h30 à 19h30 et sur rendez-vous. Tél. : 06 03 21 31 35, site Internet : galerie-anaphora.com
 Vernissage mardi 21 mars 2023 à 18h30.



De haut en bas :
 Sans titre n° 101,
 pointe sèche sur acier,
 2017, 15 x 30 cm. © Dupif.

Sans titre n° 78,
 pointe sèche sur cuivre,
 2015, 40 x 40 cm. © Dupif

¹ Samuel Beckett, *Lettre à Roger Blin*, 9 janvier 1953, dans *Les Années Godot. Lettres II (1941-1956)*, Gallimard, 2015.

² Sur cette association, voir *La Gravure Originale, 50 ans d'édition d'estampes*, Christophe Comentale, AML n° 342, janv.-févr. 2021.

³ Catherine Weisz, *Impressions*, jeannerebillaudclauteaux.com
⁴ Charles Baudelaire, *Écrits sur l'art. L'art romantique (III)*, 1869.